

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 34 (1940)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Kirche wurden schärfer formuliert und authentisch verkündigt, sodaß jedes theologische Schwanken und jede Unklarheit aufhören mußte.

Dem zweiten Band ist ein *Schlußwort* (SS. 294-308) angefügt, das eine *Bewertung* der Reformation geben will, nachdem bisher nur die Tatsachen und Ideen geschildert wurden. Es fällt hier die scharfe Sprache des Verf. auf, der (S. 296) an seine persönliche Ehre und Wahrhaftigkeit als Katholik und Priester appelliert. Lortz will eine gerechte Bilanz der Reformation geben, soweit christliches und religiöses Leben in Betracht kommt. (II, 300 ff). Und diese Bilanz fällt für die neue Lehre nicht günstig aus. So sehr er alles anerkennt, was in Luther und seinem Werk an Werten des Betens, Opfern und sonstigen christlichen Gestaltens im Lauf der Jahrhunderte sich zeigt, so muß er doch einen religiös-christlichen « Substanzschwund » feststellen.

Lortz hat sein Buch in ökumenischer Sicht geschrieben, er möchte nach Kräften zur Einigung der Konfessionen beitragen, wenigstens zu einem bessern gegenseitigen Verstehen. Was Luther bekämpft, ist nicht die kath. Glaubenslehre, sondern nur eine *vermeintliche* kath. These (I 436 ; 420). « So stehen sich also die tiefsten Ideale der beiden Konfessionen in manchen, durchaus nicht in jener ausschließlichen Gegnerschaft gegenüber, die sie erst durch Luthers Fehlzeichnung gewannen » (S. 420 f). Diese Fehlzeichnungen müssen verschwinden. Wer möchte diesen Wünschen nicht von Herzen beistimmen ? Ob man nun Lortz in allem zustimmen wird oder nicht, eines ist sicher : man wird auf Schritt und Tritt angeregt und lernt die Dinge anschaulich und vielleicht anders sehen.

P. Gabriel M. Löhr O. P., Fribourg.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Inventaire des Archives du Chapitre de St-Thomas de Strasbourg.
501-XLVI Seiten ; Strasbourg, Imprimerie Alsacienne, 1937.

Auf Grund zahlreicher Vorarbeiten veröffentlicht hier Johann Adam, der Verfasser bedeutsamer Werke zur elsässischen Kirchengeschichte, ein Inventar des Archives des Straßburger Thomaskapitels und macht damit der Forschung eine der wichtigsten Sammlungen von Dokumenten aus der Kirchen- und Geistesgeschichte des Elsasses und der umliegenden Gebiete, nicht zuletzt auch der Schweiz, bis in die letzten Einzelheiten zugänglich. Um einen Begriff von dem zu geben, was im Archiv des Thomaskapitels zu finden ist, nennen wir die Haupttrubriken, in die das Inventar zerfällt : a) Ordres religieux (Dominikaner, Franziskaner, Augustiner, Beginen und Begarden usw.) ; b) Chapitre de St-Thomas ; c) Protestantisme à Strasbourg (im Vordergrund stehen die Briefwechsel der Straßburger Theologen des 16. und 17. Jahrhunderts ; hervorgehoben seien ferner die umfänglichen Akten über die Kirchenzucht) ; d) Gymnase, Académie, Université ; e) Col-

lège de St-Guillaume ; f) Administration des biens. Zur Ausschöpfung des Inventars sind angehängt ein Personen-, ein Orts- und ein Sachregister.

Basel.

Ernst Staehelin.

Müller, P. Iso. Geschichte des Abendlandes. I. Band, auf Grund der « Geschichte des Mittelalters » von Ignaz Staub ; vii-299 S. **II. Band :** Von der Entdeckung Amerikas bis zum Frieden von Versailles ; xi-468 S. Benziger, Einsiedeln, 1938 u. 1939 ; in Leinen geb. 7.— u. 7.60 Fr.

Le 1^{er} volume de cette Histoire de l'Occident est un remaniement complet de l'ouvrage, aujourd'hui épuisé, que Mgr Ignace Staub, Abbé d'Einsiedeln, avait consacré, en 1922, à l'Histoire du moyen âge. Le 2^{me} poursuit cet exposé depuis la découverte de l'Amérique jusqu'au traité de Versailles.

Ces deux volumes du P. Iso Müller renferment en réalité davantage de choses que le titre ne le ferait supposer. C'est plus qu'une Histoire de l'Occident : bien des pages nous parlent de l'Orient et plusieurs paragraphes sont consacrés à l'Afrique du Nord, à certains pays de l'Asie (la Chine, le Japon), aux deux Amériques, etc.

On a vu plus d'une fois des auteurs de manuels s'étendre longuement sur les débuts de l'époque qu'ils se proposaient d'étudier et précipiter ensuite l'exposé des événements plus récents. C'est l'inverse chez le P. Müller. Dans le premier volume, après une douzaine de pages consacrées à des questions d'introduction, il résume en quelques paragraphes l'histoire des premiers siècles, puis il aborde son sujet avec l'entrée des barbares et il le poursuit jusque vers la fin du XV^{me} siècle. Le deuxième volume, notablement plus étendu, est consacré aux quatre cents ans qui restent, et plus il approche du terme qu'il s'est assigné, plus aussi l'auteur développe son récit. Celui de la guerre de 1914 est particulièrement détaillé : ses causes, ses péripéties, ses conséquences, et on lit avec un vif intérêt ces pages qui expliquent certains aspects du conflit actuel, de même qu'on voit avec satisfaction l'auteur décrire l'origine des institutions les plus caractéristiques de notre XX^{me} siècle.

Bien que son manuel soit destiné à des élèves de gymnase, consacrant des heures spéciales — il le souligne dans sa préface — à l'étude de la littérature et des beaux-arts, le P. Iso Müller ne se cantonne pas dans la seule histoire politique : en plus des belles-lettres et des arts plastiques, auxquels il réserve néanmoins quelques paragraphes, il nous entretient de la musique, des conceptions des principaux philosophes, des innovations des pédagogues, des conquêtes de la science, des réformes d'ordre social, du développement du commerce et de l'industrie, des progrès de l'hygiène, etc.

Il suit, comme doit le faire un manuel, l'ordre chronologique, ce qui occasionne parfois des changements de sujet assez brusques d'un chapitre à l'autre, du moins pour le lecteur, tandis que l'inconvénient n'existera pas pour l'étudiant, un nombre limité de pages étant régulièrement destinées à former la matière d'une leçon.

L'auteur intercale, à leur place respective, les faits importants de l'histoire suisse, sans les raconter en détail, l'élève les ayant déjà étudiés précédemment. Son manuel n'est donc pas une histoire suisse enrichie de quelques aperçus sur l'histoire universelle, mais, au contraire, une histoire générale, avec des rappels de notre histoire nationale. Elle est conçue du point de vue neutre de notre Suisse, où se rencontrent trois civilisations, et le P. Iso Müller est justement fier de l'avoir écrite dans une des anciennes abbayes bénédictines de notre pays, dont les premiers moines, d'origine romano-germanique, ont contribué à l'élaboration de la culture occidentale. Il ne manque point, par ailleurs, de signaler les enrichissements venus du dehors : les quelques éléments germaniques qui se sont introduits dans l'Eglise (ce que l'auteur, d'un mot trop fort, intitule : « Germanisierung des Christentums », p. 38) ou encore, à l'occasion des Croisades, l'influence exercée par l'Orient sur l'Occident, tant au point de vue intellectuel que matériel (p. 184 sq.).

Le P. Iso saisit, chaque fois qu'elle se présente, l'occasion de donner l'origine de certains usages, d'expliquer, par l'histoire, des expressions demeurées populaires. Il excelle à éclairer des situations anciennes par des pratiques actuelles, à caractériser à la moderne des personnages d'autrefois. A la p. 26 du tome I, après avoir parlé de saint Basile, il écrit : « Sein Freund war der gelehrt-beschauliche, aber kränklich-nervöse Gregor von Nazianz, mit dem er in Athen « die alte Burschenherrlichkeit » geteilt hatte. Nach über 20 Semestern wandte er sich dem Christentume zu. » Il parle, à la même page, des « Viertelstundenpredigten » de saint Augustin. Il a des expressions pittoresques pour caractériser ce qu'il appelle le trio de la première belle période de l'abbaye de Saint-Gall : « Der Zürcher Ratpert war der Typus des schulüberladenen, stockfreudigen Pedanten. Er war ein Zimmermensch, der jeden Ausflug schon den Tod nannte... Ein vielseitiger Mönch war Tuotilo. Er wurde wegen seiner Muskeln und seiner Mystik als « Schweizertyp » bezeichnet, zugleich derb und zart, sackgrob und lieb. » Notker Balbulus, avec « son humour alémanique » était exactement l'opposé : « Der scheue und schüchterne Mönch stotterte und erlitt epileptische Anfälle » (p. 87).

Le manuel du P. Müller abonde en excellents portraits : qu'il s'agisse de moines, tels que saint Benoît, saint Colomban ; d'empereurs tels que Justinien, Charlemagne, les Ottons, Barberousse, Frédéric II, Henri IV ; de conquérants, tels que Charles le Téméraire. Il explique très clairement la question des Normands (p. 94). Il caractérise bien le conflit de Grégoire VII avec Henri IV, mais trouve le pape dur, rude, passionné et dominateur, tandis qu'il éprouve de la compassion pour l'empereur : « Heinrich IV. erweckt durch seine zähe Unermüdlichkeit unsere Teilnahme. Er ist der unglücklichste der deutschen Könige » (p. 120). Il dénonce chez Boniface VIII un « kleinlicher Machtegoismus » (p. 212) et fait les réserves voulues au sujet de Rodolphe de Habsbourg, « der Typus des spätstaufischen Dynasten, der ohne Schreibkunst und Lateinkenntnis durch Mut, List und Gewalt emporstrebte » (p. 237).

Dans le second volume, bien qu'il soit à moitié plus étendu que le

premier, il y a moins de choses à relever au point de vue ecclésiastique, parce que, depuis le XVI^me siècle, aussi bien la nature des faits envisagés que l'attitude des personnages étudiés devient, en général, plus exclusivement profane. L'auteur note avec raison que le nombre des victimes de l'inquisition espagnole n'atteint de loin pas celui des sorciers condamnés à mort en Allemagne aussi bien catholique que protestante (p. 7). Il se montre assez sévère pour l'époque baroque ; il souligne ses lacunes au point de vue de la pratique religieuse, son manque de sens social (une des causes principales de la future révolution), son besoin de réunir sur une même tête plusieurs couronnes (p. 150 sq, 215 sq.). Il apprécie très exactement la question de Galilée (p. 155), les origines de la Franc-maçonnerie (p. 166). Il a des considérations intéressantes sur le Sonderbund, ou plutôt sur les conséquences qu'auraient pu avoir, pour nous, les événements, s'ils avaient pris une autre tournure (p. 297, 299).

Les manuels d'histoire composés en Suisse romande, du moins jusqu'à ces dernières années, étaient, sans conteste, trop uniquement orientés du côté de la France et leurs appréciations s'en ressentaient. Nous ne voudrions pas prétendre que celui du P. Iso Müller soit complètement exempt du préjugé contraire. La bibliographie est presque exclusivement de langue allemande. L'auteur, après avoir, au début, souligné les côtés faibles du caractère des Germains et fait à ce propos des rapprochements avec certaines tendances actuelles, éprouve, au terme de son exposé, un peu de tacite admiration pour l'Allemagne ; il s'intéresse du moins à ses succès ; il compatit à ses malheurs. L'ouvrage se termine par cette phrase : « eigentlich völkerverbindend ist nur die abendliche Kultur, die wesentlich durch Antike, Christentum und Germanentum bestimmt ist ». Sans doute — l'auteur l'a souligné lui-même ailleurs — Germanentum n'est pas identique à Allemagne : les Anglo-Saxons, pour lesquels il n'a guère de sympathie, sont aussi des Germains. La formule, malgré tout, appellerait des réserves, des distinctions, si ce n'est toute une discussion que nous ne songeons pas à entreprendre ici.

Voici, par contre, quelques petites remarques : Le culte de Mithra est d'origine iranienne, et non pas égyptienne (T. I, p. 20). Ce n'est pas seulement l'Eglise arienne qui, jusqu'aux évêques, n'observait pas le célibat (p. 24). C'est une tardive légende qui fait naître saint François d'Assise d'une mère française (p. 174). Il n'est pas tout à fait exact de dire que, jusqu'à la Réforme, parmi les deux grandes branches de la famille franciscaine, seuls les Conventuels avaient réussi à s'acclimater en Suisse (p. 196), et s'il est vrai que les couvents de Dominicains n'ont, chez nous, pas survécu à la scission religieuse du XVI^me siècle, il aurait fallu relever qu'il n'en a pas été de même de plusieurs maisons de Dominicaines (p. 197). Le brusque changement intervenu dans le caractère d'Urbain VI, après son élection, a plus contribué à l'éclosion du Grand Schisme que sa volonté de s'affranchir de l'influence française et d'entreprendre sérieusement la réforme depuis si longtemps désirée (p. 253). L'auteur parle de la vie légère de Pétrarque (p. 270) ; il aurait fallu, dans ce cas, stigmatiser aussi et surtout celle de Valla et du Pogge. L'affirmation que le *culte* de la déesse

raison s'était, à l'époque de la Révolution française, substitué à celui du vrai Dieu, est exagérée (T. II, p. 230). Il n'est pas tout à fait exact de dire que le *diocèse* de Genève dépendait, depuis 1817, de celui de Lausanne, et que l'ancien curé de Notre-Dame érigea, d'entente avec Pie IX, un vicariat apostolique, puis un *diocèse* de Genève (p. 361). L'abbé Mermillod fut nommé évêque *in partibus*, avec fonction d'auxiliaire, c'est-à-dire pratiquement de vicaire général pour Genève, et Mgr Marilley lui abandonna, en fait, entièrement l'administration de cette partie du diocèse. Le pape le créa ensuite Vicaire apostolique, et si c'était bien un peu l'intention de Rome d'ériger à nouveau un véritable diocèse de Genève, le projet ne fut cependant jamais réalisé. Les intentions belliqueuses prêtées à M. Raymond Poincaré laisseront plus d'un lecteur sceptique (p. 415). A côté de l'œuvre entreprise en 1914 en faveur des prisonniers de guerre, par la Croix-rouge de Genève, celle de la Mission catholique de Fribourg aurait aussi mérité une mention (p. 434).

Notons en terminant que les deux volumes de l'Histoire du P. Iso Müller sont enrichis de schémas, de généalogies, de bonnes tables alphabétiques, de renvois constants à l'atlas historique de Putzger (édition pour la Suisse de Th. Pestalozzi de 1931 et 1938). Ils sont surtout ornés de très belles illustrations, presque toutes inédites. Pour les faire suffisamment ressortir, l'auteur a adopté, pour l'ensemble de ses volumes, un beau papier glacé, qui donne en même temps une grande netteté à l'impression et plus de résistance aux pages du manuel. Les élèves étudieront ces deux volumes avec grand profit ; les esprits cultivés, auxquels ils sont également destinés, les liront avec un vif intérêt. La manière originale qui est celle de l'auteur, la forme pittoresque dont il fait volontiers usage plairont aux uns et aux autres. Si, par endroits, les expressions employées peuvent paraître, à première vue, un peu poussées, loin d'y dénoncer un défaut, nous y verrons plutôt, pour un manuel, une qualité : le temps se charge en effet d'atténuer, dans la mémoire des élèves, bien des choses, de rétablir par conséquent l'équilibre au profit de la stricte vérité : un manuel aux traits marqués et délibérément accentués leur laissera, pour la vie, l'impression exacte de ce qu'ont été les hommes et les événements.

L. Wæber.

Blanke Fritz : Columban und Gallus. Urgeschichte des schweizerischen Christentums. Fretz & Wasmuth Verlag A. G. Zürich 1940.

Der Verfasser hat unsere Kenntnis von der Urgeschichte des schweizerischen Christentums durch ein reizend geschriebenes, mäßig illustriertes Kolumban- und Gallusleben bereichert. Gegenüber Laux, dessen Kolumban-Biographie (1919) vorwiegend erbaulichen Charakter trägt, bedeutet Blankes Arbeit, rein historisch gesehen, einen bedeutsamen Fortschritt ; denn es stellt einen Versuch dar, Historie und Legende reinlich von einander zu scheiden. Ein besonderer Vorzug ist die aller Hyperkritik abholdere Behandlung der einschlägigen Quellen : Jonas, Wettli, Walahfrid und eine älteste

Gallusvita von einem unbekanntem Verfasser. Daß Blanke den durch die St. Galler Tradition bezeugten Missionsversuch der beiden Iren in Tuggen nicht in den Bereich der Legende verweist, bedeutet zudem eine wertvolle Ergänzung unserer Kenntnis des Kolumban-Itinerars. Es wäre freilich noch zu untersuchen, ob das Missionsobjekt in Tuggen und Bregenz nicht so sehr alemannisches als vielmehr keltisches Heidentum war, worauf schon L. Kilger aufmerksam gemacht hat. Sodann wird man sich bei früh-mittelalterlichen Biographien stets bewußt bleiben müssen, daß sie in erster Linie Erbauliches, mit einem starken Einschlag ins Panegyrische, bieten wollten. An mehr als einer Stelle wird darum der heutige Historiker über Wahrscheinlichkeiten, vielleicht auch nur über Möglichkeiten des von früh-mittelalterlichen Biographen Überlieferten nicht hinauskommen. Der tendenziöse Charakter der Quellen setzt hier eben Grenzen. Die Folge ist, daß das Bild überlieferter Heiligen, auch eines Kolumban und Gallus, noch keineswegs abgeklärt ist. Nur auf zwei Punkte möchte ich hier hinweisen: Sowohl Laux wie Blanke wollen bei Kolumban und Gallus in dem Verlassen der irischen Heimat nicht missionarische, sondern asketische Gründe annehmen, « sie wollten das Opfer der Heimat bringen und auf fremder Erde dem ewigen Vaterland allein leben » (Blanke S. 35). Der Kenner von Klöstern versteht diese Sprache. Es ist das Echo der frommen Viten, das im schroffen Gegensatz steht zu der derben Realistik, die vielfach in früh-mittelalterlichen Klöstern herrschte. Sicher war es nicht bloß die heroisch-religiöse Loslösung von Blut und Boden, auch nicht bloß der irische Wandertrieb, der einen Kolumban das Kloster Bangor verlassen und auf dem Kontinent ein Kloster nach dem andern gründen ließ; sicher waren es auch innerklösterliche Zwistigkeiten, von denen die späteren Biographen entweder nichts wußten, oder über die sie absichtlich schwiegen. Auch auf die Widersprüche in den Heiligenleben wurde bisher noch viel zu wenig geachtet. Einmal werden Kolumban und Gallus gepriesen als die der Welt Abgestorbenen, « die in der Wüste sitzen »; plötzlich sehen wir sie in weltliche Angelegenheiten verstrickt und gelegentlich in leidenschaftlicher Weise zur Feder greifen (Kolumbans Eingreifen in den Dreikapitelstreit). Heiligenleben sind allezeit wertvolle, aber stets mit großer Vorsicht zu benützte Quellen, namentlich dort, wo der Erbauung wegen religiöse Motive der Heiligen analysiert werden, von denen man schlechterdings nichts wissen kann. Trotzdem ist Blankes Arbeit ein mutiger, mit geschickter Einfühlungsgabe geführter Wurf, der als Vorbild für andere früh-mittelalterliche Heiligenleben dienen kann.

Freiburg.

Fr. Streicher.

P. Theophil Graf O. M. Cap. : Zur Entstehung des Kapuzinerordens.
Quellenkritische Studien. Oiten-Freiburg i. Br., Otto Walter s. a. (1940),
xx-119 SS.

Kritische Studien über Entstehung religiöser Orden haben immer einen besondern Reiz; wenn sie mit Bedacht und zugleich mit Scharfsinn

durchgeführt werden, fördern sie zumeist beachtenswerte Ergebnisse zu Tage, die nicht selten im Gegensatz zu hergebrachten Meinungen oder zu einer sogenannten « Tradition » stehen. Denn kaum auf einem andern Gebiete werden die Gegebenheiten des ursprünglichen Tatbestandes so schnell und meist auch so gründlich legendenhaft verklärt, wie in den Quellen über die Anfänge von Ordensgemeinschaften. Hier muß sich die kritische Geschichtsforschung bestreben, das Bild des Gründers und seines Werkes allein auf Grund eines einwandfreien und kritisch bearbeiteten Quellenbefundes herauszuarbeiten und es von spätern Zutaten und Abwandlungen nach Möglichkeit zu befreien. Wenn wir etwa daran denken, wie erfolgreich die kritische Forschung der letzten Jahrzehnte die Anfänge des Franziskanerordens oder der Dominikaner aufzuhellen verstand, so wird uns klar, welche Ziele in ähnlichen Fällen verfolgt werden müssen und welche Ergebnisse auf diesem Gebiete erreicht werden können; die angeführten Beispiele sind zugleich ein Beweis dafür, daß sowohl die Gestalt des Ordensgründers wie auch die Bedeutung seines Werkes nur besser erkannt und gewürdigt werden, wenn sich die quellenmäßig-kritische Geschichtsschreibung ihrer annimmt.

Die vorliegende Studie, die wie so manche tüchtige historische Arbeit aus der Schule des Freiburger Altmeisters Prof. Gustav Schnürer hervorging, hat sich die Erforschung der Anfänge des Kapuzinerordens zum Ziel gesetzt. Wer weiß, wie bescheiden die Anfänge dieses für die Geschichte der katholischen Restauration bedeutungsvollen Ordens waren, muß eine solche kritische Studie zum vornherein begrüßen: erst recht, weil nach einer quellengemäßen Darstellung der Frühzeiten der Kapuziner auch jene wechsellvollen und prüfungsreichen Geschehnisse besser verstanden werden, welche dem jungen Orden im Laufe der ersten Jahrzehnte seines Bestehens nicht erspart blieben.

Zwar wird in der hier zu besprechenden Arbeit keine zusammenhängende Geschichte der ersten Zeiten der Kapuziner geboten; denn dazu müßte das gesamte Quellenmaterial kritisch gesichtet und herangezogen werden. Einstweilen sind die nötigen Grundlagen, vor allem zuverlässige Editionen, noch nicht in genügendem Umfange vorhanden. Darum beschränkt sich der Verfasser in weiser Zurückhaltung im wesentlichen darauf, die beiden ältesten Kapuzinerchronisten *Mario von Mercato Saraceno* und *Bernardino von Colpetrazzo* zum Gegenstand seiner Untersuchung zu machen. Denn die Frage, ob die Berichte der beiden Genannten auf geschichtliche Zuverlässigkeit Anspruch machen können, wirkt sich auf die Beurteilung der gesamten spätern Literatur aus; insbesondere wird sich auch eine unparteiische Beurteilung der *Annales* des Zacharias Boverius ergeben, der die Angaben seiner beiden Vorgänger weit eher zu einer Legende als zu einer gewissenhaften historischen Darstellung umformte.

Daß der Verfasser zur kritischen Beurteilung der ältesten Ordensgeschichtsschreibung alle irgendwie zugänglichen Quellen heranzog — ohne freilich seine Arbeit zu einer Gesamtdarstellung auszuweiten — möge ausdrücklich betont sein. Denn gerade dieses verleiht seiner Untersuchung

einen besondern Wert; man wird in ihr weit mehr finden, als der Titel vermuten läßt.

An erster Stelle werden wir über die Quellen — der Ausdruck « Gewährsmänner » ist wenig gut gewählt — zur Lebensgeschichte des *Mario* unterrichtet (1-5); es folgt darauf eine kurze kritische Biographie des Chronisten (5-11). *Mario* ist der Verfasser dreier Geschichtswerke über die Anfänge des Ordens: der *Breve Dechiaratione*, der *Descrittione* und der gegen *Gioseffo Zarlino* gerichteten *Narratione*. Der Verfasser untersucht jede dieser Schriften der Reihe nach (11-37); seine Arbeit wird ihm dadurch erleichtert, daß die drei Geschichtswerke kürzlich vom historischen Institut des Kapuzinerordens in Assisi als erster Band der Quellsammlung zur Geschichte des Kapuzinerordens, *Monumenta historica Ordinis Minorum Capuccinorum*, kritisch herausgegeben wurden. Das Ergebnis der Untersuchung lautet dahin, daß der Geschichtsschreibung des *Mario* kein überaus großer Wert zuzusprechen ist: *Mario* schreibt spät, verläßt sich auf wenig zuverlässige Gewährsmänner und läßt sich von der Tendenz leiten, den Anteil des *Matteo von Bascio* an der Gründung des Kapuzinerordens über Gebühr hervorzuheben. Die von ihm gemachten Angaben dürfen in keinem Fall unbesehen hingenommen werden, sondern sind durch die übrigen Quellen zu ergänzen und noch öfters zu berichtigen.

Etwas günstiger stehen die Verhältnisse beim zweiten Ordenschronisten *Bernardino von Colpetrazzo* (37-50), dem wir eine Sammlung von Viten der ersten Kapuzinerpatres und eine Ordenschronik verdanken. Gewiß handelt es sich auch hier nicht um eine in jeder Beziehung einwandfreie Quelle; aber *Bernardino* steht den Ereignissen näher als *Mario* und darum ist seine Darstellung im großen und ganzen zuverlässiger und genauer, besonders dort, wo er *Mario* berichtet oder eine von ihm abweichende Erzählung bietet.

Das Verhältnis zwischen der *Narratione* des *Mario* und der Chronik des *Bernardino* wird daraufhin zum Gegenstand einer eingehenden Vergleichung gemacht (51-63). Soviel ich sehe und beurteilen kann, dürften die hier gewonnenen Ergebnisse zu vollem Recht bestehen. Besonders hervorheben möchte ich die wertvolle Gegenüberstellung der Berichte des *Mario* und der Kapuzinergeschichte des Zisterziensers *Silvestro Maruli* (22 ff.). Wenn ich etwas bedaure, so ist es der Umstand, daß der Verfasser mit der Drucklegung seiner Schrift nicht einige Monate zugewartet hat: denn inzwischen sind in *Monumenta II.* auch die Schriften des *Bernardino* kritisch herausgegeben worden und es ist nicht immer leicht, die von *P. Graf* nach den Handschriften (über dieselben 51 f.) gebotenen Zitate im Drucke wiederzufinden. Wenn der Druck angeführt wäre, so würde die Benützung der vorliegenden Studie bedeutend erleichtert.

Der zweite Teil des Buches beschäftigt sich mit der Einzelfrage, wer als Gründer des Kapuzinerordens anzusehen sei. In der Hauptsache spitzt sich diese Frage auf die weitere zu, ob *Matteo von Bascio* als Gründer der neuen Ordensreform gelten könne, wie *Mario* behauptet (65-99). Der Verfasser spricht *Matteo* den Rang eines Gründers ab. Er stützt sich hierbei auf Zeugnisse, welche der Zeit vor *Mario* angehören (66-77), und

auch auf die Angaben des Mario selbst (77-99), die sich in verschiedenen entscheidenden Punkten (in der Habitvision usw.) als unzuverlässig und einseitig erweisen lassen. Was hier gesagt wird, scheint mir durchaus richtig zu sein; ich muß freilich gestehen, daß es oft schwierig ist, dem Verfasser in allem zu folgen, weil er die Ereignisse nicht in ihrem innern Zusammenhang darstellt, sondern je nach Gelegenheit auf einzelne derselben zu sprechen kommt.

Klarer und übersichtlicher ist der letzte Abschnitt (100-112), in welchem die Frage besprochen wird, welcher Anteil Lodovico von Fossombrone und Bernardino von Asti bei der Gründung der Kapuziner zukommt. Es scheint mir vor allem, daß der Verfasser den Einfluß, welcher vonseiten der Kamaldulensereremiten des Paolo Giustiniani auf Ludovico in dem Sinne ausgeübt wurde, daß dieser sich zur Gründung einer franziskanischen Eremitenkongregation entschloß, sehr richtig einschätzt; hier scheint ein eigentlicher Wendepunkt in der Entwicklung zum Kapuzinerorden hin vorzuliegen, auf welchen seinerzeit ein anderer Schweizer Kapuziner, P. Burkhard Mathis, in: *Collectanea Franciscana* I. sehr deutlich hingewiesen hat. Wichtige Elemente der spätern Kapuzinergesetzgebung und wohl auch die Form des Ordenskleides scheinen auf diese « Eremiten »-periode zurückzugehen.

Wenn der Verfasser auf Grund seiner Untersuchungen (112) schließlich Bernardino von Asti den entscheidenden Einfluß am Zustandekommen der Kapuzinerreform zuschreibt, so dürfte er gewiß richtig gesehen haben. Denn Matteo von Bascio, der als schwärmerischer Observant eine franziskanische Wanderpredigt in äußerster Armut begründen wollte, kann sicher nicht als eigentlicher Gründer angesprochen werden; er ist darum auch wieder dem werdenden Orden entfremdet worden und bei den Observanten gelandet, von welchen er herkam. Was Mario über ihn und seinen Einfluß zu erzählen weiß, gehört in das Gebiet der apologetisch gefärbten Legende. Auch Lodovico von Fossombrone hat mit seinen Bestrebungen zur Gründung einer franziskanischen Eremitenkongregation nach dem Vorbild der Kamaldulenser nicht jenes Ziel vor Augen gehabt, das schließlich bei den Kapuzinern verwirklicht wurde; das erklärt seinen spätern Bruch mit dem werdenden Orden. Viel größer und bedeutender ist der Einfluß des Bernardino von Asti, der dem neuen Orden zum ersten Mal feste Gestalt in Form einer ganz bestimmt gerichteten Ordenssatzung zu verleihen wußte; er hat den Orden aus einem anfänglichen Versuchsstadium herauszuführen vermocht. Es wäre freilich genauer zu untersuchen gewesen, in wie weit die 1535 unter Bernardino von Asti erlassenen Ordensregeln Elemente aus frühern Zeiten übernahmen: ich hätte es begrüßt, wenn der Verfasser auf diese sehr wichtige Frage etwas näher eingegangen wäre.

Ob wir aber bei diesem Sachverhalt in Bernardino den eigentlichen « Gründer » des Kapuzinerordens zu sehen haben, ist nicht so leichthin und durch eine eindeutige Formel zu entscheiden. Wir wissen ja auch von andern Orden, daß die Nachfolger der Gründer sich schließlich als die eigentlichen Organisatoren der endgültigen Ordensgestalt erwiesen, ohne daß man ihnen deshalb den Namen eines Gründers beilegen darf

So scheint mir schließlich auch der Kapuzinerorden unzweifelhaft nichts anderes zu sein als die selbständige Weiterentwicklung eines oder gar zweier Reformzweige der Franziskaner, die von Matteo von Bascio und Lodovico von Fossombrone in *ihrem* Sinne erstmalig angestrebt wurden ; denn ohne ihr Zutun wäre vermutlich der neue Orden überhaupt nicht zustande gekommen. Es will mir darum scheinen, daß auch Bernardino von Asti nicht eigentlich den Namen eines Gründers verdient, selbst wenn man ihm schlußendlich den entscheidenden Anteil auf dem Gebiete der Gesetzgebung und der letzten Ordensorganisation zuschreiben muß. Die Verhältnisse liegen so verwickelt, daß man die Frage nach dem eigentlichen « Gründer » am besten auf sich beruhen läßt und jedem der Beteiligten jenen Einfluß am Werden des neuen Ordens zuschreibt, der ihm nach einer kritischen Sichtung der Quellen zugesprochen werden darf und muß.

Ich möchte mit meinem Urteil über die Arbeit des Verfassers niemandem vorgreifen ; die Historiker des Kapuzinerordens, deren historisches Institut in Assisi eine so rege Tätigkeit entfaltet, werden sich zu den hier aufgeworfenen Fragen mit weit größerer Kompetenz äußern können. Aber ich möchte der hier gebotenen gewaltigen kritischen Arbeit meine volle Anerkennung nicht versagen ; es werden von der vorliegenden Studie und der in ihr mit Geschick und Sachkenntnis durchgeführten Quellenkritik nicht nur zahlreiche neue Anregungen ausgehen, sondern die künftige zusammenfassende Darstellung über die Entstehung des Kapuzinerordens wird auf die hier geleistete wertvolle Vorarbeit unbedingt zurückgreifen müssen. Die besonnene und abgewogene Kritik, die hier an den Quellen geübt wird, hinterläßt den allerbesten Eindruck. Vielleicht entschließt sich der Verfasser, uns die Ergebnisse seiner Vorstudie in einer zusammenfassenden Geschichte der Frühzeit der Kapuziner vorzulegen : er wäre dank seiner ausgebreiteten Quellenkenntnis dazu besonders befähigt.

Das Buch wird durch ausgezeichnete Indices abgeschlossen (114-119), die hohes Lob verdienen.

Dem Drucker des Buches kann ich nicht das gleiche Lob spenden wie dem Verfasser. Ich weiß nicht, wie sich der Verlag Otto Walter darauf versteifen kann, Bücher und Zeitschriften in einer Schrift zu setzen, die allenfalls für Titel, und für Reklamen sehr passend sein kann. Für Bücher, bei denen man Text und Anmerkungen *lesen* muß, ist der gewählte Schrifttypus einfach ungeeignet.

Rom.

Dominikus Planzer O. P.

